

**CLUYSENAAR** (*André*), peintre, né à Saint-Gilles le 30 mai 1872, mort à Uccle le 7 avril 1939. Peintre de genre et surtout portraitiste; fils et élève du peintre réputé Alfred Cluyse-naar (1837-1903), petit-fils de l'architecte Jean-Pierre Cluysebaar (t. XXIX, col. 463).

Un charmant tableau de son père au Musée de Bruxelles, intitulé « Une vocation » (daté 1875), nous le montre enfant, blotti dans un fauteuil et tenant à la main un crayon, tandis qu'il a laissé choir une feuille de papier zébrée de barbouillages. Dès 1895, le jeune artiste, obéissant à cette ascendance, signait une grande toile historique : « Louis XI et le cardinal La Balue ». Sa statue de « Saint Sébastien » (Salon de 1897) témoigne d'un goût passager pour la sculpture à laquelle son fils John allait se consacrer entièrement. Il revint bientôt à la peinture en exécutant, d'après une esquisse paternelle, la vaste composition qui décore le plafond de l'escalier d'honneur de l'hôtel communal de Saint-Gilles. Désormais se succèdent nus, fleurs, paysages, et portraits en ordre principal, ceux-ci assurés d'un succès qui ne se démentit point au cours d'une féconde carrière.

Réfugié à Londres pendant la guerre 1914-1918, il y demeura jusqu'en 1922. Les effigies qu'il nous a laissées de personnalités britanniques méritent un particulier éloge; citons entre autres : sir Arthur Balfour; lord Lugard, gouverneur du Nigeria; l'ambassadeur Granville; lord Oxford and Asquith, Lloyd George (1918 : tous deux à la National Portrait Gallery; répliques données par l'auteur au Musée de Bruxelles, 1921). A mettre hors pair, le portrait du roi Albert à La Panne en 1916, remis solennellement au Constitutional House, à Londres. Rappelons aussi, tant avant qu'après la période anglaise, de nombreux portraits de femmes et d'enfants : Marjorie, sa seconde épouse, les fillettes du Dr Marlow, le petit prince Martin Lobkowitz, etc. Ainsi s'affirme de plus en plus la souplesse d'un

talent fait de subtilité et de distinction, comme l'observe justement Gustave Van Zype. Rentré en son jardin ensoleillé d'Uccle, l'activité du portraitiste ne se ralentit point; bornons-nous à en évoquer pêle-mêle quelques témoignages, où revivent hommes politiques, savants et artistes, nos compatriotes : Émile Vandervelde (1916, au Musée de Luxembourg, Paris); Paul Hymans; l'émouvant Albert Baertsoen (1918, au Musée de Gand); Eugène Ysaye, Alfred Cortot, Ed. Willems, Georges Marlow, le Dr Van Swieten...

Voyez *André Cluysebaar, portraitiste*, par L. Dumont-Wilden (1937), et le catalogue de l'exposition rétrospective organisée en mai 1939 à la Petite Galerie avenue Louise; nombreux commentaires dans la presse bruxelloise.

P. Bantier.

*Lexikon Thieme-Becker*, VI, p. 126. On consultera avec intérêt les pages détaillées qui concernent le peintre dans l'ouvrage de M<sup>me</sup> Henri Hymans, née Fanny Cluysebaar, sa tante : *Une famille d'artistes* (1928).

**COLLE** (*Gaston*), philosophe et littérateur, né à Tiel le 1<sup>er</sup> août 1881, mort à Bruxelles le 30 août 1946.

Professeur à l'Université de Gand avant la flamandisation de celle-ci, il fut élu correspondant de la Classe des Lettres de l'Académie royale, le 7 mai 1945, et devint membre le 6 mai de l'année suivante.

En dehors de son activité professionnelle, Gaston Colle a publié trois livres, qui sont des « mélanges de philosophie et de critique » et dans lesquels il prend volontairement un ton détaché, voire badin et sceptique, pour parler des auteurs et des principes qui lui sont les plus chers. Non seulement chacun de ces trois livres est un recueil de conférences ou d'essais n'ayant entre eux aucune apparente relation, mais à l'intérieur même de chaque chapitre, Gaston Colle s'amuse presque toujours à ne suivre aucun plan précis et à « laisser naître les pensées l'une de l'autre ».

» selon toutes sortes de hasards char-  
» mants ». Aussi ne sait-on trop s'il  
faut appeler ces ouvrages « de la  
philosophie teintée de dilettantisme »  
ou « du dilettantisme teinté de philo-  
sophie ».

Dans *Les Éternels* (1936) on re-  
tiendra principalement les études sur  
Platon et Pascal, les commentaires  
sur « Hamlet » et le long plaidoyer en  
faveur des humanités anciennes.

Dans *Les Sourires de Béatrice* (1943)  
Gaston Colle développe longuement  
l'un des thèmes amorcés dans le  
volume précédent, démontrant de  
remarquable façon que l'intuition spi-  
rituelle, les souvenirs d'enfance et  
l'habitude jouent un rôle essentiel  
dans la formation du sens esthétique.

Enfin, dans *Mes Alyscamps*, pu-  
bliés au lendemain de la mort de  
l'auteur, Gaston Colle cherche la for-  
mule d'un gouvernement idéal et pense  
que le mal des démocraties vient non  
du suffrage universel, mais de l'éligi-  
bilité universelle. De ce même livre  
on retiendra surtout les pages consa-  
crées à la « Poésie de l'Histoire ».  
Après avoir avoué qu'il éprouvait une  
sorte de volupté intellectuelle à lire  
certaines études historiques, Gaston  
Colle tente de tirer au clair les causes  
de cette joie profonde : 1<sup>o</sup> l'histoire  
nous plonge dans le réel car, si para-  
doxal que cela puisse paraître, le passé  
est plus perceptible que le présent,  
qui fuit sans cesse ; 2<sup>o</sup> grâce aux livres  
d'histoire nous avons la douce illu-  
sion de vivre dans un temps où nous  
n'étions point nés, où nous n'étions  
« qu'un point imperceptible dans le  
futur » ; 3<sup>o</sup> le recul donne beaucoup  
de valeur à des faits qui purent  
paraître insignifiants aux contempo-  
rains.

Les essais de Gaston Colle consti-  
tuent une défense de l'humanisme clas-  
sique, mais il convient de faire la dis-  
tinction entre ce qu'il y a d'éternel et  
de dépassé dans cette conception.  
Dans la préface de la troisième édition  
des *Éternels*, Charles de Trooz a dit  
de ce grand auteur qu'il « représentait

» peut-être une des dernières incarna-  
» tions d'un art de flâner, de choisir et  
» de vivre ».

André Dulière.

*Bulletin de la Classe des Lettres de l'Académie royale*, mai 1945 ; septembre 1946. —  
*Œuvres de Gaston Colle* (Éditions univer-  
sitaires, Bruxelles).

**COPPEZ (Jean-Baptiste)**, médecin  
et ophtalmologue, né à Rongy le  
21 février 1840, décédé à Bruxelles  
le 1<sup>er</sup> novembre 1930.

Après avoir obtenu son diplôme de  
docteur en médecine à l'Université de  
Bruxelles en 1867, J.-B. Coppez fit  
un stage de deux ans à Paris auprès  
des maîtres ophtalmologistes de l'épo-  
que. Sa curiosité intellectuelle lui  
permit de se lier avec de nombreuses  
personnalités artistiques et politiques  
(Courbet, A. Daudet, Gambetta).

Il présenta avec la plus grande dis-  
tinction sa thèse d'agrégation en 1870.  
L'objectif de Coppez était de faire  
reconnaître l'ophtalmologie comme  
spécialité médicale autonome. Il fut  
du reste le fondateur de l'école d'oph-  
talmologie bruxelloise.

Nommé, en 1876, chef du service  
de médecine à l'Hospice de l'Inflir-  
merie, il fut autorisé à y ouvrir  
une consultation d'ophtalmologie. Le  
succès de celle-ci devint si grand  
qu'en 1881 elle fut transférée à l'Hôpi-  
tal Saint-Jean et installée comme un  
service autonome. J.-B. Coppez fut  
nommé professeur ordinaire à l'Uni-  
versité de Bruxelles lorsque l'enseigne-  
ment de l'ophtalmologie en tant que  
spécialité fut rendu obligatoire. Il fut  
admis à l'honorariat en 1905.

Outre une activité clinique particu-  
lièrement importante, l'œuvre de J.-B.  
Coppez comprend de nombreuses pu-  
blications ophtalmologiques d'intérêt  
médical et chirurgical. Il fit partie du  
premier comité de la Société française  
d'Ophtalmologie (1883) et du comité  
fondateur de la Société belge d'Opht-  
almologie (1896) dont il fut le pre-  
mier président.

Pierre Danis.